YVONNE MARTINET

MOUCHERON

ALTERNANCE

MOUCHERON

16° Y² 23864 (282)

JL - 11 7-1963 9662

OUVRAGES
DU MÊME AUTEUR :

couronnés par l'Académie de Lyon et de Marseille :

ALPHONSE DAUDET, sa vie et son œuvre, mémoires et récits, in-octavo de 850 pages, imprimerie Jean, Cap.

NUMA ROUMESTAN, la pièce et le roman, in-octavo 182 pages, imprimerie Jean, Gap (thèses de doctorat d'Etat).

LA TACHE, roman, cadre Nîmes, couronné par l'Académie de Nîmes. (Editions Ophrys, imprimerie Jean, Gap, signé Ivonic Cracos.)

LA FOLLE, roman, cadre Saint-Marcellin, Dauphiné, Marseille, Château-Gombert. Signé Ivonic Cracos (Editions Ophrys, Gap).

Yvonne MARTINET
Docteur ès-lettres d'Etat
Professeur honoraire du Lycée Stendhal

MOUCHERON

COLLECTION "ALTERNANCE"
JEAN D'HALLUIN, ÉDITEUR — 1, RUE LOBINEAU, PARIS 6e

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.

Copyright by Yvonne Martinet 1963.

" Fruits sans saveur,
Fleurs sans odeur,
Femmes sans pudeur"
Hommes sans honneur.

Mon voisin, je vous dédie ce livre, car je l'ai écrit en pensant à vous et à votre femme Alma, pour me consoler des petites méchancetés que vous me faisiez et qui ne m'atteignaient guère.

Vous avez su racheter votre « rosserie » par un beau geste, et pour cela je vous pardonne !

Il était petit, ridiculement petit, et si chétif qu'on se demandait comment il pouvait vivre. Mais, une volonté tenace habitait son front bas, coupé en son milieu par deux lignes verticales qui s'écartaient vers la base, annonçaient l'arête du nez, l'encadraient au sommet, lui donnaient un relief de masque romain au-dessus d'une bouche aux lèvres minces. On l'avait baptisé Moucheron parce qu'il était gringalet ; mais les Moucherons rivalisent avec les Lions, bien que leurs armes soient différentes ; les uns l'emportent par la force ; les autres, par l'obstination irritante. Mais, Louis n'avait de la bestiole que la taille. Il savait se faire oublier : la main maternelle était prompte, son pied leste ; sa mère n'aimait pas les obstacles ; ils lui faisaient perdre son temps, la gênaient.

Il était né de père inconnu — telle est la formule — néanmoins, quand Gertrude Malpertuis rencontrait un certain notaire, elle grommelait, ce qui n'améliorait pas les affaires, mais, la soulageait : cet obstacle-là était toujours sur sa route ; il ne disparaissait jamais.

La Gertrude était épicière dans un petit village dauphinois caché au pied des Alpes. Les langues y étaient pointues comme des pics et dures aux filles mères. Malchance irrémédiable, Moucheron avait vu le jour un Vendredi saint à trois heures. La bise noire soufflait, et, suivant la coutume

réservée aux bâtards indésirables, on l'avait baptisé sans sonnerie de cloches, à la nuit tombante, emmitouflé dans un châle noir qui cachait son corps rachitique. Quelques quolibets des rustres attablés à boire ; quelques remarques des commères assises sur le pas de leur porte avaient salué son entrée dans le monde. Cependant, de cela il se moquait comme de sa première culotte; il dormait à poings fermés et n'ouvrit même pas les yeux quand on le mit dans son berceau de hêtre. Il mangeait peu, grandit peu, occupait peu de place; mais, doué d'un esprit judicieux, il apprit très tôt qu'il fallait se méfier encore plus des langues villageoises que des abatis de sa mère. Son premier geste fut de lever le bras, en bouclier; le second, de rentrer les fesses. Enfin, il évita les tilleuls sous lesquels les paysannes rapetassent leurs frusques. Ses premiers gestes n'étaient que des réflexes de chien battu, des gestes de défense immédiate; se garder des observations malveillantes fut le résultat de remarques plus profondes. Moucheron comprit vite que, lorsqu'on n'est pas chêne il faut être roseau; viendrait un jour l'heure de la revanche. Tout le préparait à la méfiance et à la prudence; aux défauts serves qui font d'un chien battu un cul-de-jatte. Il établit son quartier général à la cuisine, à l'abri, entre la table et la crédence; transforma la dernière marche d'un escabeau en bureau; y installa son alphabet, s'assit sur une chaise haute. Il pensait confusément dans son esprit d'enfant prématurément mûri par les épreuves, qu'il y a des choses mystérieuses qui peuvent libérer un être; mais il fallait en découvrir la clef avec beaucoup de patience. Sa mère avait décidé qu'il serait

curé, à cause de son corps grêle et de sa peau blanche; ce serait un Monsieur; il rachèterait sa faute à elle et gagnerait de l'argent en ne faisant pas grand chose.

Ce recoin était pour l'enfant une retraite sûre; sa mère restant une partie du jour dans la boutique où l'appelaient ses pratiques. Il ouvrait le grand livre d'images dont lui avait fait cadeau un commis-voyageur venu pour prendre des commandes et qui l'avait emmené un jour à Saint-Marcellin pour voir un cirque. Les lettres s'arrondissaient en cerceaux ou en pleines lunes, s'allongeaient en peupliers, jouaient aux salières, se coiffaient d'hirondelles, s'abritaient sous un croissant, étiraient des cous de girafes, traînaient des corps de phoques, se transformaient en têtards, croisaient les jambes, se tournaient le dos, boudaient en fillettes jalouses. Les lettres, habillées de rouge ou de bleu, comme des dames, s'animaient, parlaient, devenaient des sons, des voix, des mots qu'on répète ou qu'on chante, tout seul, chez soi ou à l'école. Les chiffres avaient une personnalité bien définie; ils représentaient un petit sou, un gros, trois noix ou quatre; et les noix font la richesse de ce pays; on les envoie en Amérique et à Londres. Sa mère était âpre au gain; il tenait d'elle; le tabellion l'était aussi.

Quand une femme est seule pour élever un enfant, et que cet enfant n'a pas de père, il faut savoir bien compter, parfois multiplier, surtout soustraire. Louis apprit de bonne heure que deux et deux font quatre, quelquefois cinq; que la livre est la moitié du kilo, quelquefois moins, et le mètre, composé de quatre-vingt dix-neuf centimètres. Le principe

d'utilité l'emportait sur la poésie qui s'échappait des choses. Cependant, l'eau qui bouillait dans la marmite et lui tenait compagnie, le chaudron accroché à la crémaillère qu'il aimait voir se balancer dans le vide, les jambons veloutés de suie, collés au mur dans la cheminée ancestrale, les poutres, noires de fumée, les saucissons pendus à leur corde, faisaient partie de sa vie et de lui-même. Le magasin, peuplé d'objets hétéroclites, l'amusait mais il le cachait; s'amuser n'était pas sérieux; il était prudent de se taire; sinon, on l'éloignerait de cette mine de plaisirs inépuisables. Très tôt, les petits paysans apprennent que les divertissements ne sont faits que pour les citadins, les messieurs et les riches; quant à eux, hélas ! ils ne sont sur la terre que pour turbiner de l'aube jusqu'à la nuit noire.

La boutique était un monde rempli de billes qu'on fait rouler et de balles qu'on lance, de toupies qui tournent et d'agates qui brillent. Des surprises, jaunes et vertes, bleues ou rouges, jaillissaient d'un petit panier ajouré; des tablettes de chocolat voisinaient avec des pots de moutarde; les lacets en coton noir, suspendus au mur pêchaient à la ligne de gros citrons troués de pores, et des paquets de semences représentant des choux, des navets ou des raves, égaraient leur curiosité vers les rayons de cotonnades. Moucheron aimait à renifler la forte odeur des étoffes neuves, les caresser à rebrousse-poil et les étendre, s'asseoir près du comptoir entre deux balles de farine avachies comme des hommes ivres; ou bien, se cacher à l'ombre d'un sac de gros sel apporté par les bergers de Provence. Sur le plateau de la table recouvert de papier blanc, à gauche, près de la porte-

fenêtre, qui servait de vitrine, s'étageaient les tommes de Saint-Marcellin pliées dans des feuilles de blettes ou de platanes; et un gros sassenage, coupé en son milieu, montrait sa chair grasse, veinée de vert et de bleu. Un gruyère de la Balme-de-Rencurel pleurait de tous ses yeux sous la cloche; un Munster éclatait et un fromage de Hollande, chose rare et précieuse, s'arrondissait en boule, dans sa capuche rouge. Un roquefort transpirait sous sa croûte brune et une tomme de Savoie, enroulée dans sa gangue, piquée de raisins secs, mêlait son fin parfum à l'insolente odeur de la pétafine (1). C'est là que s'orchestrait la symphonie des fromages, cependant que de grosses mouches, ailées de bleu, rôdaient autour de la gaze fine, retenue par un poids, à chaque extrémité de la table. Moucheron s'amusait à regarder les pâtes de formes variées : croissants, tortillons, cheveux d'ange, lettres de l'alphabet qui s'effritent dès qu'on les touche et il chipait des prunes à l'eau-de-vie ou des boules de gomme. Cependant, sa mère avait des yeux de lynx, un flair de chien, rien n'échappait à son contrôle. Mais Louis prenait ses précautions, s'évader était l'affaire d'une seconde. Du reste, un client qui entrait, un surcroît de besogne venaient bien à propos pour empêcher Gertrude d'administrer une correction au coupable. D'ailleurs, Moucheron apprit vite à mentir; c'était si utile ! C'est sa mère qui le lui enseigna sans y prendre garde : le mensonge faisait partie de son commerce. Elle mentait, quand elle assurait aux clients que les œufs étaient frais, garantis-

(1) *Pétafine* : tomme pétrie assaisonnée avec du poivre, du sel, des aulx, deux cuillèrées d'huile et un peu d'eau-de-vie.

sait les graines bonnes. Mais elle aurait voulu son fils, honnête et franc, lorsqu'elle lui demandait s'il avait volé des bonbons ou des surprises. C'était elle qui était lésée; mentir à sa mère ou la voler, quelle tromperie odieuse !

Le mensonge est une excuse et un onguent presque indispensable dans toute vie sociale; mais le mensonge ne se présente presque jamais sous cette forme à la campagne. S'il n'existait pas, les femmes l'inventeraient parce qu'il est commode. La ruse et l'habileté sont leurs armes : elles touchent à la finesse; et, plus un homme est civilisé, c'est-à-dire : décadent, plus il ment. Ulysse, plus civilisé qu'Achille, mentait, et les hommes, qui ressemblent le plus aux femmes mentent, parce qu'ils sont faibles. Or, Moucheron étant faible, le mensonge devint son arme. D'autre part, quand on ment, il faut avoir de l'imagination, une sorte d'imagination créatrice, qui vous aide à inventer des histoires; puis, une certaine mémoire pour se souvenir de ce qu'on a inventé, et inventer autre chose qui cadre avec les inventions précédentes enfin, une véritable assurance qui, dans la plupart des cas, doit tourner au toupet, sans cela personne ne croirait vrais vos mensonges. Moucheron était un sauvageon qui comprenait le principe d'utilité mieux que tout autre chose; aussi, il se mit à mentir à tour de langue. Il ne dit jamais la vérité; car, s'il l'avait dite, on aurait cru qu'il mentait et il ne voulait pas qu'on crût qu'il mentait... Néanmoins, il ne se mentait jamais à lui-même et c'était sa force. Enfin, voyant que ses mensonges prenaient, il s'enhardit, en inventa d'autres de plus en plus croyables avec un air de vérité imperturbable.

Napoléon était petit et Moucheron se consola vite d'avoir une petite taille : elle le rendait invisible et lui épargnait bien des taloches. En outre, Moucheron était plus près de la terre pour ramasser les noix, et Moucheron participait comme les autres à la cueillette, les gosses ne fréquentant l'école qu'après la Toussaint, la récolte faite. Quand on est petit, tout petit, on peut entrer dans un trou de souris, se cacher dans les blés ou se confondre avec la terre. Il acquit lentement, mais sûrement, le sens de la durée. Une heure lui semblait très longue quand il arrachait des chardons; très courte, quand il était à l'école, la durée n'étant au fond que l'étalon de nos plaisirs et de nos peines. Cependant, il apprit à mesurer une durée plus objective : il observa le cours du soleil, grande horloge des travailleurs de la terre; puis il apprit à lire l'heure d'une façon universelle sur un réveil dont le tic-tac l'intriguait comme un mystère. La grande aiguille est sur dix, la petite sur sept, remarquait-il sans comprendre; et quand le sacristain sonnait les cloches, un mariage ou un baptême, il éprouvait un ravissement fait d'étonnement et de crainte.

Une grande myopie lui donnait l'air observateur et distingué. Elle le faisait ressembler à un savant penché sur ses livres; mais elle l'isolait du monde extérieur. Sa mère en était secrètement flattée; néanmoins, quoique rude, elle redoutait pour son fils de continuels dangers. Il acquit lentement le sens de l'espace. Cette myopie l'obligeait à regarder de près et en détail ; elle le forçait à mieux regarder pour mieux voir et elle développa en lui cette vision intérieure, ce don psychologique qui fait les grands romanciers

ou les ratés de la vie par manque d'imagination créatrice ou excès d'analyse. L'élément primordial de notre originalité sensible est le sentiment que nous avons de la nature et il dépend d'abord de la perspective où nous la voyons. Sa vision courte lui présentait des ensembles enveloppés sans contours nets, par masses. En revanche, il saisissait le détail avec une acuité plus que normale, à condition de prendre son point de perspective tout près des objets. Cette façon de voir est justement le procédé des enfants qui trouvent la fleur à la hauteur de leurs yeux, le brin d'herbe à la portée de leurs mains; et les précieux modes de la sensibilité enfantine semblent ne s'abolir jamais chez ceux qui par delà le premier âge continuent de voir ainsi. Ils aperçoivent mieux le fini et l'individuel des choses. Ils les connaissent personnellement, et, par suite, plus familièrement. Et, comme ils les explorent par le toucher autant que par le regard, ils les devinent vivantes à leur tiédeur; hostiles ou amies à leur rudesse ou à leur velouté. Quand on observe la nature de ce point de vue rapproché, on l'aime, non d'un amour vague et diffus, mais précis, multiple. On ne conçoit guère le grand être, et on perçoit des myriades de petits êtres qui ne se voient pas; on les distingue, on les élit, on les sacrifie ou on les préfère. On peut les appeler chacun par leur nom. La conversation avec toutes ces personnes véritables est d'égale à égale et elle ne tarit jamais.

Louis avait commerce avec la nature qu'il regardait de ses yeux myopes, à la fois perçants et rêveurs. Le village au pied des Alpes crêtées de blanc en hiver, rousses en automne, d'un vert cru sur les pentes, d'un vert plus som-

bre au sommet, représentait pour lui la nature hostile ou amie, si la bise noire soufflait ou si la brise de mai lutinait les branches. Dès que la belle saison arrivait, il avait la garde de la chèvre. Il la menait, la corde attachée au poignet jusqu'à la grotte des Fées, empruntant un chemin qui part du village, longe le cimetière, tourne pour arriver à l'église; et là il montait du monument aux morts jusqu'à une route pierreuse qui rejoignait le chemin d'où l'on domine la plaine de Saint-Hilaire du Rozier à Vinay. Les bois de frênes alternaient avec les prairies bordées de noyers; et, au pied des collines apparaissait Saint-Marcellin, ses maisons rassemblées autour du clocher roman : son viaduc d'un blanc cru, ses arches au-dessus du fouillis sombre des arbres, et, dans le lointain, Chatte et son château des Pauvres, prenait la grandiose allure d'une demeure seigneuriale. La route s'étageait, bordée d'un côté par les vignes; de l'autre, par des champs aux maigres cultures. De là, on voyait les ruines de Beauvoir, vieux pan de mur percé de meurtrières, hardiment juché au sommet d'un roc, constante menace. Et là-bas, une rivière... L'Isère coulait suivant le rythme des saisons, d'un mouvement lent ou rapide, charriant des glaçons ou des troncs d'arbres; et ses eaux, couleur d'ardoise, agitées de remous, s'apaisaient soudain en juin, après la fonte des neiges. La chèvre s'arrêtait net, à un endroit où la route forme un V, aux contours inégaux, et où l'attirait son rêve. Son caprice s'accrochait aux rocs dont les aspérités dangereuses tentaient ses pieds de faune. Il l'appelait vers les cimes hardies d'où l'on domine la plaine; où l'air est plus pur, la vie plus sauvage. Elle

bêlait, hésitante, secouant sa barbiche, mais Louis tirait sur la corde et la chèvre revenait, maussade; puis, s'arrêtait, attirait à elle les rameaux d'un noisetier, broutait les feuilles avec un mouvement de tête en avant qui secouait les branches, faisait tomber les chatons sur l'herbe. Louis portait toujours un livre; pourtant, la chèvre ne lui donnait guère de repos. Trompant sa vigilance, elle traversait la passerelle, s'engageait dans un étroit sentier, grimpait une côte, faisait rouler les pierres sous ses pieds agiles. « Noiraude, ici ! » La chèvre au piquet, l'enfant étudiait ses leçons tout en grignotant un quignon de pain et une croûte de fromage. Il se contentait de peu, parce qu'on lui donnait peu de chose. D'ailleurs, il était sobre par nature; les paysans de la montagne ont la vie dure, et même ceux qui sont aisés conservent leurs habitudes ancestrales. Le casse-croûte variait, suivant les saisons : le pain s'agrémentait de deux noix ou de quatre, d'un raisin blanc ou d'une pomme rousse. Il rabâchait à satiété les noms de fleuves et de rivières, en imaginait le cours lent, les nombreux méandres; leurs rives reflétant des créneaux ou des tourelles; les torrents tourmentés de remous, les lacs aux eaux tranquilles. Il n'avait jamais vu la mer et l'évoquait, semblable à un morceau de ciel montueux, très bleu, dont les collines s'affaissaient brusquement pour se reformer bientôt, dans un mouvement incessant et monotone. Il se disait que là-bas, au-delà du pont de Trellins se trouvait Grenoble, plus loin Annecy et son lac; puis, la Suisse; plus haut, les pays nordiques aux étendues glacées, spectrales. Mais le midi qu'il supposait plus riant et très différent de ses Alpes,

l'attirait comme un mirage. La nature chantait sous le soleil, s'estompait sous la brume, se recroquevillait sous la pluie, paraissait plus jeune; et l'humus rafraîchi, exhalait plus fort l'odeur des herbes et des plantes. Il l'aimait sans s'en rendre compte.

Louis, vivait à l'écart, partageait sans l'avoir commise la faute de sa mère. Elle rejaillissait sur lui; il en était le fruit, il s'en trouvait responsable. Les paysans raffinent peu sur les sentiments; et leurs plaisirs charnels ressemblent plus à un accouplement de bêtes qu'à une union des âmes. La bonne conduite fait partie de leur religion, assez élémentaire, et leur curé flétrit ouvertement les filles qui ont fauté et ne convolent pas en justes noces. L'amour inconscient de la terre, qui ne se réveille que dans les moments de crise, le sens profond de la propriété, donnent au mariage une solidité qu'il n'a pas à la ville; et elle paraît bien folle celle qui manque à la tradition et aux principes !

D'autre part, Louis restait petit, blanc de peau, mince et fragile; et dans leur esprit étroit, les paysans voyaient là une punition divine. A la campagne, on ne prise que les gars bien découplés qui peuvent soulever un bloc de pierre, lier un jour entier des gerbes, décharger des charrettes de foin sans fatigue. Et les filles, solides comme des rocs, n'aiment que les garçons vigoureux qui les empoignent à les faire crier, pour un tour de danse à la vogue (1). Seul, compte le travail des champs, car c'est le seul dont ils sont capables. Celui-là seul, leur paraît nécessaire; il est à la

(1) Vogue = Fête patronale dans le Dauphiné.

base même de la vie humaine, il nourrit leur solide appétit et remplit leur bas de laine.

Gertrude n'avait pas de biens au soleil; et qui n'a pas de biens au soleil n'a ni considération, ni estime. Louis sentait confusément qu'il n'était pas comme les autres; et quand on n'est pas comme les autres, on est facilement ridicule. Ridicule, on l'est certes moins qu'à la ville, où la vie sociale est plus compliquée, les esprits plus subtils et plus chercheurs de la petite bête; néanmoins, on l'est, et on essaye, sans toujours y parvenir, à se mettre au diapason pour échapper aux brimades. Plus on veut éviter les moqueries, plus on y tombe; plus on y tombe, plus on est gauche; et plus on est gauche, plus on est ridicule. Le plus souvent on se tient à l'écart par fierté et l'on reste solitaire. Au début, on éprouve une grande amertume; puis, le ressentiment passé, on développe exagérément sa personnalité et l'on devient égotiste. Louis se recroquevilla sur lui-même et il adopta l'attitude indifférente; c'est ce qui vaut le mieux dans la plupart des cas : votre prochain vous laisse tranquille, au lieu de chercher par quel point vous êtes vulnérable. Ses livres étaient ses meilleurs amis; des amis silencieux et qui, cependant, lui racontaient de bien belles choses; ils lui apporteraient certainement l'indépendance. De camarades, il n'en avait pas. A l'école, il ne donnait qu'un vague bonjour à son voisin de banc, n'échangeait qu'un bonsoir sans chaleur avec le passant qu'il rencontrait en ramenant sa chèvre. C'était sa façon de se venger de l'injuste mépris des gens du village. D'ailleurs, il se sentait supérieur à eux et il en éprouvait une joie secrète. Au reste,

le paysan est peu disert, et sa méfiance envers les hommes l'est autant qu'envers la nature. Mais, au village, il existe une sorte de politesse rude et une familiarité rustique. On est naturel; et Louis ne semblait pas faire partie de la commune. Louis comprit vite que le silence était le secret de la force. Avant d'agir, livrer ses sentiments et ses idées, c'est prévenir les autres et leur donner des armes contre soi, maladresse extrême. A la maison, on ne lui demandait jamais son avis ; et quand le Maître lui posait une question, il répondait toujours d'une façon neutre. Il ne se compromettait jamais, voulant à tout prix la paix et pas d'histoire. Il gardait jalousement sa personnalité, s'entourait de précautions et cachait son amour de l'étude pensant que s'il s'y appliquait trop on lui supprimerait ce plaisir que lui prenait le plus clair de son temps, l'empêchait de s'occuper des travaux des champs, son vrai but sur la terre. Sa mère voulait bien faire de lui un curé; mais en attendant, il fallait qu'il rapporte et elle ne comprenait pas, étant ignorante, qu'il faille si longtemps pour apprendre. L'enfant se sentit tout d'abord attiré pour l'étude du Français; le maître d'école avait enseigné à Louis quelques bribes de littérature, mais si les contes l'enchantaient dans sa prime jeunesse, maintenant, il détestait les romans et le théâtre; il les trouvait inutiles et faux. Un beau jour, Louis déclara qu'il n'était pas attiré par la prêtrise; il passa son certificat, puis la bourse. On le mit au lycée : la libération approchait, croyait-il; il se trompait. Le lever au son du tambour; les repas pris en commun avec un semblant de politesse, la vie réglée et monotone, l'emprisonnement forcé, la froideur des maîtres,

les clans entre élèves et les cabales; les quolibets et les moqueries, le dédain et la jalousie de ses camarades créèrent chez ce déraciné de la terre une tristesse que seule pouvait faire oublier la volonté invincible de percer en surpassant les autres. Il se révoltait intérieurement contre cette vie repliée, sans la liberté des champs; cette discipline qui ne tient aucun compte des individualités, veut fondre dans le même moule des sensibilités et des esprits différents et niveler des caractères. Son calme de paysan, son bon sens solide, son esprit mesuré l'attiraient vers les sciences exactes et il se mit à bûcher dur les mathématiques. Il travaillait d'arrache-pied, sans se laisser distraire : être à ce qu'on fait, agir avec méthode, suivre le même but avec patience lui paraissaient des chances de succès infaillibles. Son premier bac passé, il fit sa philo, réussit, demanda un poste de maître d'internat, l'obtint, prépara la licence de philo, ce qui étonna ses copains, mais il n'y attacha aucune importance.

Quand il revenait au village, sa mère gonflée d'orgueil mettait sa robe du dimanche; et ceux qui autrefois le toisaient, s'effaçaient et paraissaient mal à l'aise. Louis n'était plus le Moucheron de jadis, mais le Lion; il en éprouvait une vanité secrète et une joie maligne. Il se souvenait et se tenait sur ses gardes; froid et distant, il allait se promener seul dans la montagne; n'acceptait jamais de boire un pot de vin au café ou de jouer aux boules avec les jeunes gens de son âge. On disait qu'il était original et fier; on le prenait pour un être à part, d'une autre espèce, et même sa mère ressentait en face de lui une sorte de gêne. Il avait

IMPRIMERIE SPÉCIALE
DE LA COLLECTION ALTERNANCE
PARIS

Numéro d'édition : 1.461.
Numéro d'impression : 1.081.
Dépôt légal : 1er trimestre 1963.

Bookkeeper
ptbv
ac.sacidifié2011

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XXe siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012.

Avec le soutien du

CNL Centre national du livre